Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 13

Artikel: Adam Sandler : le garçon qui ne voulait pas grandir
Autor: Garson, Charlotte
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-931053

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Adam Sandler
Le garçon qui ne voulait pas

Célèbre pour ses sketches à la télévision dans le Saturday Night Live, décrié pour les comédies simplettes qu'il coécrit souvent, Adam Sandler se paie le luxe d'incarner Mr. Deeds dans un remake du film de Frank Capra et de crever l'écran dans «Punch-Drunk Love» de l'ambitieux Paul Thomas Anderson. Chronique d'une popularité énigmatique. Par Charlotte Garson

Dans «Going Overboard» (1989), premier rôle principal qu'Adam Sandler ait tenu au cinéma, un apprenti comique passait l'été sur un paquebot peuplé d'aspirantes au titre de Miss Monde – un scénario qui donne assez bien le ton de l'humour un peu gras qu'il continue de priser. À 36 ans, ce natif de Brooklyn débauché par la télévision juste après avoir empoché son diplôme des beaux-arts à l'Université de New York ne se lasse pas de jouer les adolescents attardés dans des rôles qui diffèrent peu, et pour cause: c'est souvent lui-même qui les écrit avec son ami Tim Herlihy depuis «Billy Madison», en 1995.

Qu'il y soit fils à papa oisif (dans cette dernière comédie), hockeyeur à la manque devenant grand golfeur («Happy Gilmore», 1996), fan transi d'une équipe de football («The Waterboy», 1998) ou étudiant paresseux qui décide de faire

grandir

preuve de maturité en s'occupant du petit garçon de son ami parti en voyage («Big Daddy», 1999), l'image de marque de ce que certains critiques ont appelé non sans mépris «le personnage Adam Sandler™» est d'être l'idiot du village, le garçon qui ne parvient pas à grandir. Ainsi, pour hériter de l'entreprise de son père, Billy Madison doit refaire ses classes depuis l'école primaire jusqu'au collège, le tout à 27 ans et en deux semaines – un pari loin d'être gagné d'avance.

L'humour qui fait mal

Mais attention: le doux benêt joue des poings dès que son humiliation ravalée explose en rage légitime. Cette tendance à l'éclat se retrouve sous une forme plus psychologique chez Ben Stiller (le Monsieur-tout-le-monde empêtré dans une situation abracadabrante) ou plus corporelle chez Jim Carrey (qui va jusqu'à se dédoubler). Mais Adam Sandler ne s'embarrasse pas de psychologie. Ce qui fait son succès lorsqu'il passe du hockey au golf dans «Happy Gilmore», c'est la puissance de ses coups. Et ce qui le transforme en star de l'équipe de foot dont il n'était que le porteur d'eau, c'est son méchant tacle [1].

On ne sera donc pas surpris d'apprendre que dans le civil, le comédien nourrit une passion pour le catch, où la violence est tenue à distance par l'ostentation ludique de sa propre mise en scène. Ce mélange de bêtise et de brutalité lui a valu la réputation d'être l'un des comiques les plus stupides d'Amérique, dans une confusion entre personnage et acteur qu'il entretient par son goût pour les blagues bien épaisses. Pourtant, sa popularité ne semble pas démentie et sa «valeur» au box-office ne cesse de grimper!

L'extravagant Mr. Sandler

Si Adam Sandler continue de plaire aux Américains, c'est peut-être parce que le mythe du self-made-man et du parcours *rags-to-riches* (de la misère à la fortune) y a la vie dure: les perdants au grand cœur transcendent leur classe sociale, réussissent contre toute attente à s'intégrer, bref, passent du statut de citoyen lambda à celui de héros. L'attrait du comédien pour ce genre d'intrigue explique sans doute pourquoi il s'est récemment embarqué avec Steven Brill dans un remake de la comédie de Frank Capra «L'extravagant Mr. Deeds» («Mr. Deeds Goes to Town», 1939). Le comique franchit là un pas de géant dans ses ambitions d'acteur: dans «Les aventures de Mister Deeds» («Mr. Deeds»), il reprend en effet sans complexe le rôle de Gary Cooper!

Or sa carrière d'humoriste poids lourd dépouille le personnage de la naïveté sincère du Longfellow Deeds original, ce provincial qui débarquait à New York pour toucher 20 millions de dollars d'héritage (ironie du show-biz, c'est précisément le cachet de Sandler en ce moment!). Lestant ce remake de son archétype d'innocent irritable, il y piétine la poésie triste d'un Cooper (dont les yeux paraissaient toujours larmoyants parce qu'il était, révèle Josef von Sternberg dans ses mémoires, allergique à l'éclairage des studios!), comme s'il ne pouvait exprimer son amour pour Capra qu'en incarnant maladroitement l'une de ses créations.

Deconstructing Adam

Perpétuellement à la recherche de films lui permettant de déverser son sens du gag répétitif jusqu'à la compulsion, Adam Sandler, âme comique errante, aurait-il déjà épuisé toutes ses incarnations possibles? On aurait pu le penser s'il n'avait surpris les Européens, au Festival de Cannes, dans «Punch-Drunk Love» avec un rôle écrit sur mesure par Paul Thomas Anderson, réalisateur de «Magnolia» et représentant de l'aile intellectuelle la plus raffinée d'Hollywood. Cette rencontre entre un amateur de pop-corn et, disons, un lecteur d'André Bazin, aurait-elle une fois pour toutes guéri notre Sandler de sa puérilité de potache? L'affaire est plus corsée que cela.

Au lieu d'avoir créé pour lui un parfait contre-emploi (dans le genre de Monsieur Verdoux pour Chaplin ou, plus près de nous, du Coluche de «Tchao pantin»), P.T. Anderson creuse au contraire sa *persona* comique existante: Barry Egan (Sandler, dans un costume bleu Technicolor), petit chef dans un entrepôt d'ustensiles sanitaires d'une banlieue californienne, ne se départit pas de la maladresse et des accès de rage de Sandler: qui d'autre que lui, lors d'un premier rendez-vous, s'excuserait poliment pour aller casser de fond en comble les toilettes du restaurant et revenir à table comme si de rien n'était? En subordonnant la mise en scène du film à cette humeur bipolaire, Anderson donne à Sandler une profondeur mélancolique proche d'un Buster Keaton. «Punch-Drunk Love» apparaît alors moins comme un film de genre délibérément rétro que comme une déconstruction de l'icône populaire.

Dans le rôle de Barry, la violence, habituellement cachée sous l'humour dans les films coécrits par l'acteur, est montrée au grand jour, si bien que même le romantisme est remisé pour donner toute la mesure de cette rage énigmatique: à Barry qui lui susurre «J'ai envie d'écraser ton visage», sa tendre fiancée de répliquer «Et moi, de t'arracher les yeux à la petite cuiller et de les manger». Coïncidence? Le prochain film où l'on retrouvera Adam Sandler, aux côtés de Jack Nicholson, s'intitule «Anger Management» (la maîtrise de la colère)... *f*

1. Au football américain, action de plaquer au sol le porteur du ballon.

Dans «Punch-Drunk Love», Paul Thomas Anderson creuse la *persona* comique de Sandler pour mieux la déconstruire

Voir critique de «Punch-Drunk Love» en page 22 et celle des «Aventures de Mister Deeds» en page 29.